



## **SYNTHESE TERRAIN WATORIKI**

Membres de l'équipe :

Bruce Albert (anthropologue)

François-Michel Le Tourneau (géographe, responsable du site)

Luís Fernando Pereira<sup>1</sup> (Anthropologue)

Date de l'enquête de terrain : février-mars 2008

### **Watoriki : interrogations sur le développement durable en contexte amérindien**



**Mai 2009**

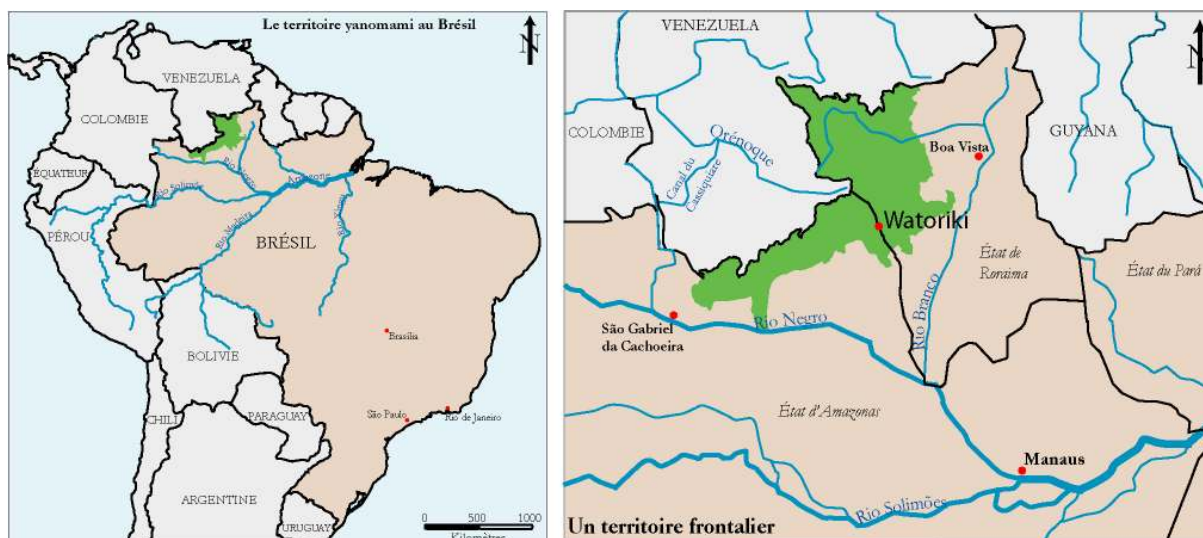
---

<sup>1</sup> *Im memoriam*. Luís Fernando nous a malheureusement quitté lors d'un autre travail de terrain effectué quelques mois après celui effectué à Demini.

1. Qualifier la ou les expérience(s) de développement durable développée(s) sur le site considéré et en donner un bref historique. Quel est son/leur point de départ (initiative individuelle ou collective, endogène ou exogène) ? peut-on distinguer des phases dans sa/leur conduite ?

La communauté de Demini (ou Watorikî en Yanomami) est le village de Davi Kopenawa, l'un des leaders amérindiens du Brésil les plus connus sur les plans national et international. Il s'agit donc d'un lieu important sur le plan politique, qui a joué un rôle fondamental lors de la lutte pour la création de la Terre Indigène Yanomami (finalement homologuée par le président Collor en 1992). Depuis, grâce à sa relation extrêmement proche avec l'ONG CCPY, la communauté de Demini a été impliquée dans toutes les actions innovantes de cette dernière : programme de santé adapté au mode de vie Yanomami à partir de 1991, écoles en langue Yanomami à partir de 1996 et, enfin, initiatives placées sous la bannière du développement durable, également à partir de 1998, qui constitueront le « programme agro-forestier » de la CCPY.

L'objectif de l'ouverture de ce dernier front de travail était double. D'un côté, il s'agissait de tester dans des communautés stables des techniques permettant d'augmenter les ressources alimentaires sur place, notamment dans la perspective d'une sédentarisation croissante des villages Yanomami. De nombreuses communautés Yanomami sédentarisées rencontrant périodiquement des difficultés sur le plan alimentaire, le programme devait permettre d'y palier, une fois définies des espèces et des techniques de reproduction compatibles avec le mode de vie local. D'un autre côté, le programme avait pour objectif de permettre une diversification des financements et des activités de la CCPY, de manière à éviter une trop grande dépendance au seul projet d'éducation.



Le premier projet financé propose l'implantation de systèmes agroforestiers (enrichissement des *capoeiras* en arbres fruitiers) à Watorikî. Il est accepté en tant que PD/A en 1998 (pour un total 230 000 US\$), mais les activités ne commencent réellement qu'en 2000, suite à un retard dans la libération des fonds. Si 7 villages Yanomami sont originellement concernés, c'est à Demini qu'il sera principalement mis en place. Le projet a permis la formation d'agents agroforestiers Yanomami (en autres par le biais de stages effectués en Acre) et la rédaction d'un manuel *ad hoc*. La formation des agents agroforestiers sera complétée avec des financements de l'ONG Survival International Espagne (Canaries).

En 2003, un autre projet est lancé, cette fois-ci pour promouvoir la production de miel dans plusieurs villages (les Yanomami connaissent 32 types d'abeilles locales). L'objectif est

que le miel puisse être utilisé localement, notamment lors des épidémies de grippe<sup>2</sup>, mais aussi qu'il puisse être commercialisé en ville. Un financement est obtenu auprès du PDPI, pour un montant total de 251 000 R\$. Des cours sont organisés en dehors du territoire Yanomami pour la formation des apiculteurs, qui doivent en principe recueillir non seulement le miel mais aussi la cire et la propolis. La formation est ample puisqu'elle inclut également une composante sur la gestion comptable. Comme pour le premier programme, si d'autres villages sont inclus dans le projet, c'est à Demini qu'il sera le plus mis en pratique.

En 2007, à la date de notre visite de terrain, aucun des deux projets n'était plus activement mené par la CCPY. Le premier avait été à son terme, mais ses conséquences sur place semblent avoir été très faibles. La plupart des centaines de plants insérés dans diverses zones sont morts, et l'utilisation des fruits des plants restants dans la diète locale nous est apparue marginale. Cela étant, comme on le verra plus loin, les expérimentations de ce projet se sont croisées avec la dynamique d'expériences agronomiques des Yanomami, si bien que la part des fruits dans le régime alimentaire local a tout de même augmenté.

Le projet d'apiculture, lui aussi, n'était plus maintenu en 2007 par la CCPY. Des problèmes dans la justification du bilan financier ont en effet entraîné la suspension du financement par le PDPI (celui-ci devant en principe reprendre en 2009, les problèmes ayant été résolus). Pour autant, l'activité d'apiculture continuait sur sa lancée, à l'initiative des Yanomami formés. Quatre agents sur six ont ainsi maintenu les ruches (au nombre de 22) et continué la production (plus d'une centaine de kilos de miel) pendant près de trois ans sans aucune assistance technique extérieure. Ils ont même obtenu de Davi Kopenawa l'argent pour acheter la centrifugeuse qui leur manquait pour traiter leur miel. Le destin de la production est moins clair. Une série de pots ont été remplis, et certains sont vendus de façon improvisée aux visiteurs de passage, en principe dans le but de racheter les équipements qui manquent. Il semble également que le miel soit parfois utilisé pour lutter contre la grippe, mais les avis de la communauté divergent à ce sujet.

On notera que le projet d'éducation de la CCPY (PEY), bien qu'il ne soit pas en lui-même placé sous la bannière du développement durable, aura néanmoins des effets dans ce champ. Ses objectifs sont en effet proches de ceux du DD, et plusieurs activités seront développées en conjonction avec les activités agroforestières. Pour ces raisons, nous incluons souvent le PEY dans notre analyse des « initiatives de développement durable » à Demini.



Photos 1 et 2 : piste d'atterrissage de Demini dans son contexte forestier, le village (photo 2) se trouve en contrebas de la pierre noire apparaissant à l'extrémité gauche.

<sup>2</sup> Dilué et additionné de citron vert, ce miel sylvestre est alors utilisé comme une sorte de sirop fortifiant.

2. *Décrire le territoire sur lequel la(les) action(s) s'est (se sont) étendue(s). Le périmètre géographique est-il clairement limité ? Y a-t-il des problèmes fonciers ? Quelles sont les relations avec le contexte local et régional (isolement/communication...)?*

Le territoire du village de Watorikî se situe au sein de la Terre Indigène Yanomami, à environ 270 km de la ville de Boa Vista, en Roraima, et 280 km de Barcelos, en Amazonas. Le contexte géographique est celui d'un isolement presque total. Il n'existe aucun accès routier, l'éphémère route Perimetral Norte ayant été abandonnée depuis plus de vingt ans. Pour se rendre à Watorikî, il faut utiliser un avion-taxi, à un coût prohibitif (4 000 R\$ par vol), ou bien investir plus d'une semaine pour venir en bateau depuis Barcelos (une option également coûteuse vu le prix du gasoil, et possible uniquement en saison des pluies).

Le village se situe par ailleurs dans une région éloignée des grandes concentrations de communautés Yanomami. Il se situe ainsi à plus de 50 km de la région du Catrimani, et à 80 km de celle du Toototobi, dont les villages sont ses plus proches voisins.

Aucun problème foncier n'est à signaler sur place depuis l'homologation de la Terre Indigène Yanomami. A la différence de nombreuses autres régions de cette dernière, la zone de Demini n'est pas envahie par des orpailleurs. On notera qu'en l'absence d'une subdivision administrative, il était difficile de désigner la « zone d'usage » des habitants de Watorikî à partir de laquelle les calculs d'impact sur l'environnement devaient être effectués. Pour l'établir, nous avons eu recours aux études menées antérieurement sur l'usage des ressources dans la région, en les complétant par quelques relevés additionnels à l'occasion de la mission DURAMAZ. Au total, on peut considérer que la communauté de Watorikî utilise près de 46 000 ha.

Le village lui-même se présente sous la forme d'une maison commune, complétée de quelques constructions annexes. Il regroupe 163 personnes.

3. *Identifier les acteurs qui sont intervenus dans la/les expérience(s) de développement durable développée(s) sur le site considéré. Quelles sont leurs relations mutuelles ? Quel est le rôle respectif des secteurs publics, privés et ONG ?*

Les acteurs présents dans la zone sont relativement peu nombreux. Représentant le gouvernement fédéral, la FUNAI et la FUNASA ont un rôle symbolique et politique, mais interfèrent peu dans les projets de développement durable pour deux raisons. En premier lieu, les deux administrations sont handicapées par un manque constant de moyens, aggravé dans le cas de la FUNASA par une sous-traitance de mauvaise qualité et une organisation anarchique (les Yanomami doivent parfois approvisionner le poste de santé eux-mêmes, lorsqu'aucun stock de médicament ne leur parvient des services sanitaires officiels). En second lieu, la FUNAI est représentée sur place par ... Davi Kopenawa, ce qui signifie qu'en fait son rôle s'efface largement devant l'autre fonction de ce leader, celle de président de l'association Yanomami Hutukara.

Deux acteurs occupent donc le jeu autour du développement durable. Le premier est l'ONG Pró-Yanomami, la CCPY. Forte de ses connexions internationales (notamment avec la Norvège) et de son savoir-faire institutionnel, celle-ci capte les financements (auprès du PPG-7, des Institutions brésiliennes ou de partenaires internationaux) et permet l'exécution des projets de terrain. Elle entretient une relation étroite avec les Yanomami, et notamment avec Davi Kopenawa, au service desquels elle développe son action depuis près de 30 ans. Initiatrice des différents projets autour de Demini, la CCPY est en somme à la source du rôle politique important de ce village et de la projection politique nationale et internationale de Davi. C'est par ailleurs la CCPY qui a implanté les premiers projets de santé, l'école en langue locale, et les projets de développement durable. Le principe de la Pró-Yanomami est

de former des Yanomami au contact avec la société brésilienne pour que les choses se passent plus favorablement pour eux que dans le passé. Dans cet ordre d'idées, les projets agroforestiers sont apparus comme une manière de diversifier la base des financements, et de former des personnes restées dehors des filières d'agent de santé et de professeur. Elle souhaite par ailleurs sensibiliser les Yanomami à un thème absent dans la culture traditionnelle et difficile à faire passer, à savoir la finitude des ressources dans le cadre d'un territoire désormais circonscrit.

Le second acteur est l'association Yanomami Hutukara (HAY). Créée avec le soutien de la CCPY, celle-ci détient une légitimité très forte puisqu'il s'agit d'une association authentiquement amérindienne. Elle a pour le moment plus d'activités politiques que de projets de terrain dans le territoire Yanomami (la plus importante est la mise en place d'un réseau de radios entre les différents villages) mais elle est connectée avec les projets de développement durable de la CCPY dans la mesure où une bonne partie de ses cadres sont des personnes qui ont été formés par les différents projets de cette ONG. La HAY aurait certainement vocation à reprendre les projets de développement durable, mais sa structuration institutionnelle encore insuffisante ne le lui permet pas à l'heure actuelle. En revanche, elle est un élément indispensable dans la diffusion du message politique qui se trouve au cœur de la question de la durabilité chez les Yanomami.

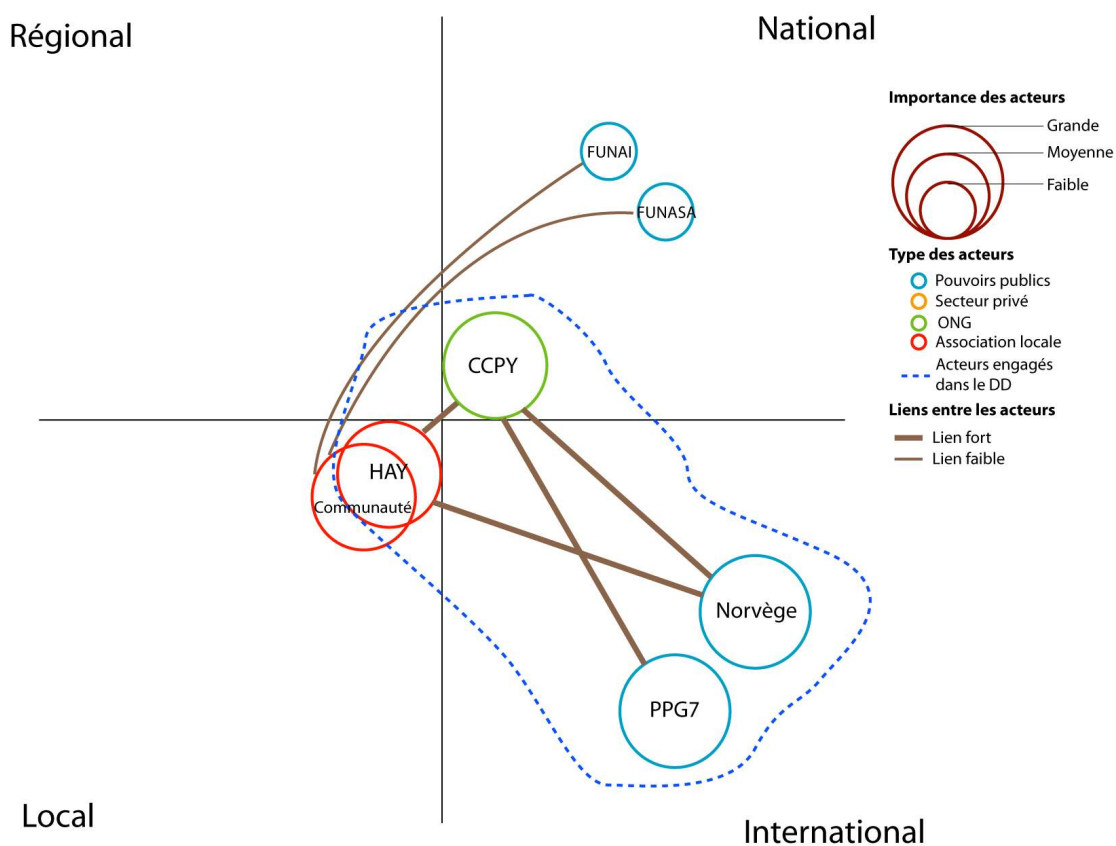


Schéma 1 : les acteurs présents à Demini

4. *Evaluer les conséquences de la/les expérience(s) de développement durable développée(s) sur le site considéré sur le plan environnemental. Y a-t-il une amélioration/dégradation des milieux naturels ? Quels sont les points les plus visibles ?*

Sur le plan environnemental, les résultats du projet sont très limités. Mais il faut noter qu'ils se situent dans un contexte d'absence de perturbation du milieu forestier, la zone autour de Watorikî concernée par les abattis et les recrûs dépassant difficilement 30 ha, le reste des 46 000 ha de la zone d'utilisation<sup>3</sup> étant composés de forêts (avec quelques inselbergs dénudés) dense absolument intacte.

L'enrichissement des *capoeiras* avec des espèces fruitières n'a pas été repris par les Yanomami. La plupart des pieds plantés sont aujourd'hui totalement dévorés par les formations de reconquête et leurs fruits inaccessibles. D'autres sont morts car ils ont été plantés dans des zones qui ne leur convenaient pas. Pour autant, quelques concentrations de fruitiers ont été installées, soit autour du village (manguiers, *cupuaçu*), soit à une distance un peu plus grande (goyaves), mais beaucoup plus dans le cadre d'initiatives individuelles qu'en connexion avec le projet agroforestier de la CCPY. En effet, la circulation de différents types de boutures et l'expérimentation de nouvelles espèces de plantes sont des composants importants de la culture Yanomami. On peut donner deux raisons pour le faible empressement autour du projet lui-même. En premier lieu, les fruits choisis ne font pas toujours l'unanimité, certains sont totalement étrangers à la culture locale (« *On a des fruits qui poussent mais on ne sait pas les manger...* » on remarqué certaines personnes). En second lieu, les ressources alimentaires sont plutôt abondantes à Demini et dans la région, ce d'autant que la communauté dispose d'un territoire immense pour son usage exclusif. L'utilité du projet entrepris semblait donc faible à la population, qui souligne également le manque de pédagogie du premier employé de la CCPY chargé de le mettre en œuvre (« *On ne comprenait pas ce qu'il faisait...* »).

Comme nous l'avons déjà indiqué, le projet d'apiculture a eu plus de succès. Les conséquences environnementales directes en sont cependant limitées, les 22 ruches en activité représentant une faible quantité d'abeilles en regard du territoire considéré. Pour autant, on pourra remarquer deux faits. En premier lieu, la phase d'expérimentation a été longue et a consisté en de nombreux prélèvements d'essaims dans la forêt afin de les acclimater aux ruches. La mortalité de ces essaims a été très importante, et il est possible que l'intensité des prélèvements, réalisés en forêt, ait perturbé la dynamique des abeilles dans la région. En second lieu, les ruches actuelles maintenues par les Yanomami comprennent une quantité supérieure d'abeilles africaines (invasives, mais présentes dans la région avant le projet) que d'abeilles locales<sup>4</sup>. Si les essaims en ruche devaient se reproduire dans la nature, le projet pourrait contribuer à renforcer l'invasion des abeilles africaines dans la zone, déséquilibrant, là encore, la dynamique locale. Ces deux points constituent cependant pour le moment uniquement des éventualités qui gagneraient à être évaluée sur le plan entomologique.

Les problèmes environnementaux les plus sérieux ne sont pas liés au projets de développement durable, même si ceux-ci souhaitaient justement contribuer à les résoudre. Ils concernent la capacité de l'environnement à supporter une sédentarité de plus en plus prononcée du village de Watorikî (qui se maintient sur le même emplacement depuis plus de 15 ans, une durée très inhabituelle pour un village Yanomami). Va-t-on vers un épuisement des sols ou bien la taille limitée de la communauté permettra-t-elle de maintenir un système de rotation sur des brûlis de forêt secondaire jeune ?

Pour terminer, un point mérite d'être souligné en ce qui concerne l'environnement. Les jeunes générations semblent assez réticentes à admettre l'existence de problèmes de ce type, apparemment pour des raisons politiques. Ils craignent en effet que la société brésilienne ne leur impute la responsabilité et ne révisé, pour cette raison, les limites du territoire qui leur est

<sup>3</sup> Zone définie au sein du projet DURAMAZ comme étant celle sur laquelle la communauté étudiée possède une action directe.

<sup>4</sup> On notera que le miel des abeilles locales est beaucoup plus apprécié par les Yanomami, qui le réservent quelque-peu pour leur usage, alors que le miel des abeilles africaines est plutôt destiné « à l'export »...

alloué, évidemment à la baisse. On observe donc une sorte connexion inversée entre les discours politiques de Davi Kopenawa (qui insiste sur la légitimité de l'occupation extensive des Yanomami car elle préserve la forêt) et le mode d'occupation territorial local (une sédentarité croissante et ses effets pervers prévisibles).

5. *Evaluer les conséquences de la/les expérience(s) de développement durable développée(s) sur le site considéré sur le plan économique. Y a-t-il une amélioration des niveaux de vie ? de l'activité économique dans son ensemble ?*

Le contexte économique de Watorikî est celui d'un système très peu monétarisé. Une fraction très faible de la population perçoit un salaire, et les revenus mensuels, que nous avons pu estimer, représentent environ 5 000 R\$ par mois pour l'ensemble du village. On est donc en présence avant tout d'une économie de subsistance, presque autarcique (ce qui ne va pas sans quelques pénuries de temps en temps), au sein de laquelle on perçoit un début d'ouverture à la consommation. Mais celui-ci est lié à l'activité des administrations (FUNASA, FUNAI) et des ONG (CCPY, HAY), qui affrètent pour leur finalités propres les vols via lesquels les Yanomami et leurs marchandises circulent en fonction des disponibilités occasionnelles. L'intensité de l'approvisionnement en biens manufacturés est donc directement lié au rôle politique du village et du va et viens de monomoteur qu'il induit, si celui-ci devait diminuer, l'abondance des biens diminuerait également corollairement.

Dans ce contexte, la communauté de Demini exhibe une relative prospérité, comparée à d'autres villages Yanomami. Pour autant, les ménages demeurent à un niveau d'équipement incomparablement inférieur à celui des ménages ruraux de l'Amazonie. Une grande partie de ces marchandises est obtenue lors des visites attirées par le rôle politique de Davi (politiques, journalistes, représentants d'ONG), qui apportent avec eux généralement une quantité respectable d'objets manufacturés à titre de « cadeaux » pour la communauté. Ainsi, questionnés sur la manière d'obtenir les marchandises, un habitant répondit « *Quando un Branco vient ici, je lui demande...* » (« *Quando vem Branco, eu peço* »).

Dans ce contexte, les expériences de développement durable n'ont eu qu'une influence marginale. Comme on l'a déjà dit, les expériences agroforestières n'ont que très peu influencé l'agriculture de subsistance et les ressources produites par celle-ci. Quant au programme d'apiculture, la quantité de miel vendue a été très faible, et le destin de l'argent ainsi perçu (en principe destiné à l'achat de matériel manquant pour l'apiculture) peu clair (aucune comptabilité n'enregistre les ventes).

6. *Evaluer les conséquences de la/les expérience(s) de développement durable développée(s) sur le site considéré sur le plan social. Y a-t-il une amélioration de l'interaction sociale entre les personnes qui participent au projet ? une promotion de leurs revendications politiques ou sociales ?*

Sur le plan social, les impacts des expériences de développement durable menées à Demini sont difficiles à évaluer. En effet, certaines maladroites didactiques ayant été commises dans la mise en place du projet (notamment du projet agroforestier), les Yanomami l'ont perçu selon le modèle des fonctions et emplois des projets éducatifs et sanitaires ce qui a fini par entraîner un certain désengagement pour une grande partie de la communauté qui s'est trouvée déçue par l'absence de rétribution. Ainsi, interrogé sur la raison pour laquelle il ne plantait plus les espèces proposées dans le cadre du projet agroforestier, un habitant déclara-t-il « *Je ne plante plus car ce sont les AAY<sup>5</sup> qui plantent...* ». Deux autres anciens

---

<sup>5</sup> Agents Agroforestiers Yanomami.

agents agroforestiers soulignent qu'ils ne plantent plus d'arbres fruitiers « *parce qu'ils n'étaient plus AAY et ne recevaient pas d'argent* ». Ainsi, la portée générale du projet (améliorer la situation alimentaire par la diversification des cultures) a-t-elle été mise de côté par de nombreux habitants du village au profit d'une interprétation bien plus restreinte (participer au projet = avoir une fonction et un salaire). Cela n'empêche pas, comme nous l'avons déjà souligné, que les techniques de plantation et que les espèces introduites aient été en partie assimilées et utilisées localement. Cet usage est cependant assimilé par les habitants dans le cadre de l'expérimentation agronomique traditionnelle chez les Yanomami, et plus au projet en tant que tel.

Au delà des conséquences des projets de développement durable en eux-mêmes, le cas de Demini permet de montrer de possibles contradictions entre deux dimensions du développement durable, sa dimension économique et sa dimension sociale. S'agissant d'une société amérindienne qui en a fait sa bannière politique, les facteurs de préservation culturelle, ont une importance fondamentale et il est manifeste que les changements économiques en cours, en particulier l'ouverture (débutante dans le cas de Demini) à la consommation de biens manufacturés, entraîne des changements sociaux qui ont des conséquences de ce point de vue. La durabilité culturelle semble ainsi (à première vue, car la culture est plus résistante qu'on ne le croit) opposée à la durabilité définie classiquement par une augmentation équilibrée de la richesse matérielle et des installations techniques (traitement de l'eau, par exemple, qui implique une sédentarité, etc.). Si on laisse de côté la question de la culture matérielle, on peut penser que tant que la langue, la cosmologie et les usages rituels (traitement de la mort, chamanisme) demeurent, le « noyau dur » de la culture maintient les conditions de sa reproduction. Dans ce cas, la situation à Demini serait plutôt assez durable. Mais on doit noter que les politiques liées au développement durable présentes sur place (non seulement les programmes « durables » de la CCPY, mais également l'école ou l'assistance sanitaire) vont toutes dans le sens du développement durable dans ses dimensions matérielles et sociales, mais qu'elles ont aussi des effets collatéraux sur le plan culturel. On améliore donc les indices (ce qui est l'objectif des politiques publiques) sur la santé, espérance de vie, etc. mais à quel coût ? La valeur universelle de ces indices, et son caractère contradictoire avec la promotion de la diversité culturelle, en principe également au centre du développement durable, peut également être interrogée

La communauté de Demini s'interroge profondément sur ces questions. En effet, de par les discours de Davi Kopenawa et de par la lecture donnée au travers de l'école par l'ONG CCPY, les habitants ont été amené à établir une relation forte entre la question culturelle et leur droit à la terre. Leurs discours témoignent donc d'une tension entre les changements dans la culture matérielle et de la permanence de la culture symbolique et sociale, peut-être révélateurs de l'avènement d'une nouvelle forme d'indianité. Dans ce contexte, on note un rôle spécifique des femmes. Celles-ci semblent attentives au changement et plus conservatrices que les hommes. Elles critiquent donc les nouvelles modes des jeunes hommes, lorsqu'elles les voient en chemise elles s'indignent « *les Blancs vont dire que nous n'avons plus de culture et nous perdrons notre terre...* »

La toile de fond de ce qui se passe à Demini peut alors être réinterprétée. Le contexte est celui d'un contact graduel avec la société brésilienne, mais dans une configuration particulière puisque, à la différence de la grande majorité des cas connus, il n'est pas forcé et subi mais au contraire assez bien maîtrisé par les intéressés. Cela étant, les instruments de cette maîtrise (agents de santé, professeurs, agents agroforestiers) sont à double tranchant, car ils sont aussi des profonds agents de transformation (renversant par exemple l'ordre social en mettant plus de pouvoir – pouvoir de distribution des marchandises - dans la main des jeunes que des vieux). De même l'école doit être vue autant comme un mécanisme ayant permis d'augmenter



le capital social et de valoriser l'originalité sociale des Amérindiens, que comme un instrument de transformation culturelle dont l'impact ne doit pas être minimisé.

7. *Quelle est la perception des populations impliquées de la notion de développement durable ? S'agit-il d'une conception imposée depuis l'extérieur ou bien d'une redéfinition locale de la notion ?*

La plus grande partie de la population de Demini qui est monolingue n'a, par définition, aucune idée de notre concept de développement durable. Seuls les plus politisés (les cadres de la HAY, les leaders, les professeurs) en donnent des définitions, le plus souvent en reprenant celle formulée par Davi, qui veut que le développement durable soit de disposer d'une abondance de cultures et de gibier, tant aujourd'hui que dans le futur. Au sein de cette définition, la question de l'indépendance vis à vis des « Blancs » revient souvent. Le développement (éventuellement durable), c'est ne pas dépendre des blancs pour la nourriture (d'où les fruits) et pour les médicaments (d'où le miel pour la grippe). Une autre fonction de ces projets est de monter aux Blancs que les Yanomami savent tout planter, qu'ils ne sont pas incapables et qu'ils prennent soin du territoire qui leur est alloué. Pour Davi, toute conversation sur le développement est rapportée à la question du futur des enfants. Ainsi les arbres fruitiers leur permettront d'avoir des aliments, même si aujourd'hui il y en a en suffisance, parce que le futur sera sans doute plus dur du fait de l'augmentation de la population qui imposera de changer le type d'agriculture pratiqué.

Ce dernier élément est intéressant car il s'agit en fait de la reprise presque littérale de l'argument développé par la CCPY pour justifier son projet agroforestier (proposer des solutions techniques permettant de s'adapter au nouveau contexte de sédentarité). Cela étant, ce discours paraît peu relié à la réalité, car lorsque l'on interroge les habitants sur les difficultés liées à la fertilité des sols, ceux-ci affirment que la terre est très bonne et qu'ils pourront planter encore longtemps sans avoir de difficulté. De plus, même si l'on retrouve de nombreux éléments introduits par la CCPY, il faut aussi voir que ceux-ci ont été légitimés par Davi Kopenawa par l'intégration de ces dimensions dans son discours et par leur reformulation de son propre point de vue. Celui-ci, au surplus, comprend bien sûr l'arrière plan culturel Yanomami, mais aussi sa formation par les missionnaires et la FUNAI (deux instances qui ont souvent tenté de promouvoir des plantations d'arbres fruitiers). Grâce à Davi, la question environnementale est entrée dans la politique Yanomami.

En revanche, les résultats des projets effectivement menés au nom du développement durable sont souvent très peu mentionnés par les gens sur place. Ils sont donc beaucoup plus la conséquence du rôle politique de Demini et de Davi plus qu'ils n'ont contribué à façonner Demini tel qu'il est.

8. *Quels sont les points forts de la/les expérience(s) de développement durable analysée(s) ?*

Les projets agroforestiers développés à Demini sont des conséquences des processus en cours, mais ils sont aussi dans une moindre mesure des moteurs de ces changements. Ils permettent de poser les problèmes (question du futur des enfants dans un contexte qui a beaucoup changé par rapport à celui des générations précédentes) qui échappaient à la logique « traditionnelle ». En effet, s'ils n'ont pas de perception claire de ce qu'est le développement durable, les habitants de Watoriki ont en revanche une vision des changements sociaux autour des questions environnementales et sociales. Ils placent l'école en tête des mécanismes positifs, considérant que celle-ci a eu un impact positif sur l'organisation communautaire. En écho à ce que nous venons de voir, ils considèrent aussi qu'elle a amélioré leur perception de

l'environnement et de la limitation de ses ressources dans le nouveau contexte qu'auront à affronter les générations futures (territoire circonscrit, sédentarisation).

En fait, il faut interpréter ce point comme un ajout : l'école a permis l'émergence d'un concept d'environnement compatible avec celui des « Blancs », et donc l'appropriation des notions corollaires de pollution, d'écologie, etc. Ce point est fondamental car il permet de légitimer une interrogation sur le développement durable à Demini. En effet, dans un contexte traditionnel, la plupart des sociétés amérindiennes ne postulent pas de rupture entre nature et société. Elles n'ont donc pas besoin de penser un nouveau paradigme (la durabilité) dans lequel on réconcilierait la nature (= un ensemble de ressources finies) et la société (= principe extracteur des ressources en question). On est donc chez les Amérindiens toujours dans le durable (puisque la réconciliation est faite) et jamais dans le durable (car la question de la finitude des ressources n'est jamais posée ...). Pour autant, l'insistance que nous avons notée sur la question de l'avenir des enfants, de la manière dont eux pourront développer leur vie et des choses qui changeront montre qu'il y a des changements sociaux en cours et que ceux-ci sont questionnés. Par ailleurs, comme on l'a vu, la notion de la finitude de l'environnement semble aujourd'hui plus ou moins assimilée.

Le projet d'apiculture pourrait sans doute apparaître comme le représentant des points forts des initiatives menées à Demini. En effet, il a permis un transfert de technologie, les Yanomami de Demini ayant appris à passer d'une exploitation destructive d'une ressource (le miel) à sa production durable, une étape fondamentale dans le cadre de la plus grande sédentarité de la communauté et de sa croissance démographique.

#### *9. Quels sont les points faibles de la/les expérience(s) de développement durable analysée(s) ?*

Les points faibles des expériences menées à Demini reposent d'abord sur l'importation de modèles exogènes, basé sur des idées reçues. Ainsi, la première version du projet agroforestier proposait-elle, entre autres, l'importation expérimentale de nombreuses espèces fruitières inconnues localement et qui, pour la plupart, n'ont pas intéressé les habitants de la communauté.

Le second point faible concerne la difficile mobilisation du groupe autour des projets. Quand leur finalité a été peu comprise ou qu'ils ne correspondent pas à une nécessité perçue sur place, ceux-ci ne sont alors perçus plutôt comme d'éventuelles sources de revenus monétaires et/ou de marchandises. Ne s'y impliquent alors que ceux qui y ont un intérêt direct et, même ainsi, les défections sont fréquentes dès que les bénéfices matériels escomptés se font attendre.

Le projet agroforestier peut servir d'exemple condensé de ces points faibles. Son argument de départ (augmenter les ressources alimentaires) ne correspondait en effet pas à la perception locale des besoins (les habitants de Demini insistent toujours au contraire sur l'abondance de nourriture dans leur région). La pédagogie de sa mise en place s'est révélée inadaptée (laissant s'installer la confusion avec d'autres projets basés sur le recrutement de salariés yanomami). Enfin, pour toutes ces raisons, le projet n'a pas vraiment réussi à induire le processus d'appropriation (*ownership*) de ses objectifs et de ses techniques par la population locale qui aurait permis d'y diffuser largement ses résultats.